Vol. I.

SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 15 DECEMBRE 1920

No 4

ABONNEMENTS

Canada, par année $1.00
Etats-Unis, par année 1.50
Europe, par année 2.50

Tarif des Annonces

Par pouce ....50 sous

ANNONCE LEGALES
1ère insertion, parligne ....12 sous
Chaque insertion subséquente 8 sous

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 sous chacune. Petites annonces, 50 sous.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.


LE MANITOBA
EST ... ET IMPRIMÉ
TOUS ... MERCREDIS

Toutes ... unications concernant le journal ... mprimerie devront être adressées :

Le Manitoba
42, Avenue Provencher
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone : 1235

COUPS DE PLUME

L'article que notre journal publiait il y a deux semaines sur la victoire catholique aux élections du Michigan était emprunté à la Semaine religieuse de Québec. C'est par pur accident que dans l'arrangement de la matière la ligne qui contenait le nom de la savante revue a été omise.

Comme plusieurs journaux de la Province de Québec le reproduise en nous en donnant la paternité nous croyons qu'en toute justice nous devons corriger l'erreur.

* * *

Caisse de Noël.

Nous accusons réception d'un livret de Banque et d'une lettre circulaire signée par le Président de la Banque d'Hochelaga, invitant le public à souscrire à la nouvelle caisse de Noël que cette banque canadienne-française vient d'organiser dans toutes ses succursales.

L'idée est excellente et nous y souscrivons de tout coeur.

L'habitude de l'épargne est presque une vertu.

C'est une vertu qu'il faut cultiver quand on est jeune autrement on ne l'acquiert jamais.

L'habitude de l'épargne donne des idées d'ordre et d'économie.

L'ordre et l'économie sont de grands leviers dont on ne saurait nier l'importance dans la lutte pour la vie qui regarde en plein visage tout jeune homme au moment au il se lance sur la route escarpée de sa carrière.

L'esprit d'ordre, d'économie n'est pas de l'avarice. C'est un grand tort de confondre les deux états d'âme.

Le mouvement commencé par la Banque d'Hochelaga sous cette forme de caisse de Noël mérite l'encouragement de notre population.

Prêtons notre concours avec intelligence et entrons dans ce mouvement avec enthousiasme.

Quelques centins déposés à la caisse de Noël, chaque semaine, nous donneront à la fin de l'année des résultats dont nous serons nous-mêmes étonnés.

Nous serons plus riches à la fin de l'année; nous aurons pris une bonne habitude sans qu'il y ait eu même un grand effort de notre part.

Plus tard, l'enfant que nous aurons initié à cette belle coutume, nous remerciera avec effusion, ce sera notre récompense.

L'on entendra quelqu'un dire :—C'est une manière comme une autre pour la banque d'obtenir des dépots d'argent!...

Et puis, après?...

Qu'est ce que cela peut nous faire, et quel mal y a-t-il la dedans?

Allons nous refuser d'obtenir à notre profit un avantage sérieux, simplement parceque la banque pourrait elle aussi y trouver un bénéfice?...

Vous admettez que cela serait un calcul étroit, indigne de tout homme bien pensant.

Nous ajouterons un mot qui pourrait sembler personnel, mais enfin, pourquoi ne pas rendre à chacun le mérite qui est dû.

Nous voulons rendre un témoignage aux belles qualités du personnel de la succursale de la Banque d'Hochelaga à Saint-Boniface.

Toujours affables et prêts à rendre service aux clients de la banque ils font honneur à notre population et à l'institution financière qu'ils représentent.

Allons les voir et causer avec eux avec confiance.

A LA RECHERCHE D'UN MYTHE

Une mission de naturalistes américains, sous la direction d'un membre du Musée d'Histoire naturelle de Washington, quittera New-York pour se rendre en Asie à la recherche du pitécanthrope, de cet animal qui, selon les prétentions des évolutionnistes, a été l'intermédiaire entre le singe et l'homme.

On pourrait se contenter de souhaiter bon voyage à ces messieurs, et passer à autre chose. Mais arrêtons-nous tout de même un instant pour montrer l'inanité de ce projet.

Il y a toujours eu et il y aura toujours des hommes pour aimer la fable. Parmi ces amateurs de légendes, il y en a d'inoffensifs, il y en a de dangereux. Les inoffensifs ou moins dangereux sont ceux qui n'usent pas de la fable comme d'une arme contre la vérité. Les plus dangereux sont ceux qui inventent ou qui font vivre la fable aux dépens de la vérité, et rien que dans le but de nuire à la vérité.

De ce nombre l'un des plus redoutables, au XIXème siècle, fut ce fameux Gabriel de Mortillet qui, tout en ayant donné à l'étude de la préhistoire une "impulsion considérable", ne craignait pas de dénaturer les faits, et même de les créer de toutes pièces, à seule fin de donner un démenti à la religion. Des hommes d'esprit l'ont appelé "le père de l'anthropopithèque", parce que c'est lui qui a inventé ou, du moins, qui a le plus habilement exploité contre l'enseignement de l'Eglise la fable de l'homme-singe.. Sa méthode était très simple, et son étude de "l'homme de Néanderthal" en est un exemple frappant. On sait qu'il s'agit ici d'ossements humains trouvés dans la vallée du Néander, près de Dusseldorf, en 1856. Gabriel de Mortillet fait tout de suite un homme-singe du type néanderthal, et nous en donne, avec une intrépide assurance, la description suivante : "Il avait encore passablement de caractères simiens. Il était de taille moyenne, plutôt petite, d'autant qu'il ne se tenait pas très droit : à large corpulence et à formes massives. La tête était longue, assez aplatie au sommet, largement developpée en arrière..." Et la description continue, pleine de détails, méticuleuse même, tout comme si de Mortillet avait photographié l'homme du Néanderthal du vivant de celui-ci.

Or, tout ce fatras pseudo-scientifique de l'homme au pitécanthrope, nous apprend M. de Lapparent, le célèbre géologue dont la France pleure encore la perte et qui illustra l'Institut catholique de Paris, n'est que pure imagination. "En résumé, écrivait M. de Lapparent dans le Correspondant du 25 novembre 1906, sur quoi repose en fait la race du Néanderthal? Sur une portion de crâne, aperçue dans une vitrine de Stuggart cent trente-cinq ans après l'époque de sa découverte présumée; ensuite sur un squelette incomplet, dont aucun homme compétent n'a pu décrire le gisement; enfin sur un crâne recueilli en Alsace dans les conditions les plus mal définies et les plus douteuses."

D'ailleurs, il suffit d'avoir suivi un peu d'histoire récente des découvertes de fossiles humains, depuis le soi-disant pitécanthrope erectus de Java, en 1892, jusqu'aux squelettes de la Chapelle-aux-Saints (Corrèze) en 1905, et à celui de la vallée de la Vézère, au Moustier, en 1908, pour se convaincre que ces découvertes ne peuvent nuire qu'aux doctrines sectaires Sans parler, en effet, des dimensions du crâne de ces fossiles, lesquelles sont remarquablement supérieures à celles du crâne simien, on trouve autour de ces corps, chaque fois qu'ils sont entiers, des indices certains de sépulture, preuves indéniables du caractère humain de ces restes. Aussi, les savants incroyants qui tiennent un peu à leur réputation ne se gênent pas pour répudier les théories peu sérieuses des inventeurs d'hommes-singes. C'est ainsi que Virchow, pourtant matérialiste, rejetait nettement la fable du pitécanthrope de Java : "Je ne puis admettre, disait-il, que dans le pitecanthropus erectus on ait trouvé le trait d'union entre le singe et l'homme. Cette trouvaille, à la considérer sans parti pris, ne résout pas l'énigme de la descendance de l'homme".

L'énigme de la descendance de l'homme n'existe que pour ceux qui ne veulent pas croire à la parole de la Genèse : Dieu forma l'homme du limon de la terre. Et ceux-là se font lamentablement illusion, quand ils refusent de se soumettre à l'enseignement divin sous prétexte de liberté de pensée. Ce n'est pas nuire à la vraie liberté de sa pensée que de se laisser conduire par la vérité. C'est, au contraire, user de sa liberté en homme raisonable. Et c'est bien ce qu'ont compris les plus grands génies de l'humanité, qui ont salué en Dieu le maître de la vie.

Le célèbre physicien anglais, lord Kelvin, mort récemment, faisait, en 1903, à University-College, cette belle déclaration qu'on retrouve dans la livraison de juin (même année) de la revue The Nineteenth Century (aujourd'hui The Nineteenth Century and After): "Je ne puis pas laisser dire qu'en ce qui touche l'origine de la vie, la science n'affirme ni ne nie de force créatrice... N'ayez pas peur d'être des penseurs indépendants. Si vous pensez avec assez de force, la science vous imposera la foi en Dieu, foi qui est la base de toute religion; et vous verrez que la science est, non pas une adversaire, mais une auxiliaire pour la religion."

Excentriques, comme ces Américains qui vont partir à la recherche de l'homme-singe, ennemis acharnés de la religion, comme les de Mortillet, qui ne cherchent dans la nature que la négation de la foi, tous pourront aller jusqu'au bout du monde pour satisfaire leur désir ou leur passion, nulle part ils ne trouveront de démenti vraiment scientifique à la parole des Saints Livres : Creavit Deus hominem ad imaginem suam, Dieu créa l'homme à son image.—A. H. (La Semaine Religieuse de Québec.)

PRUDENCE, ECONOMIE, CHARITE

L'hiver s'annonce dur pour les pauvres, parmi lesquels il y aura probablement plusieurs riches d'hier.

La crise a commencé aux Etats-Unis. Dans le seul district de Philadelphie, 125,000 ouvriers ont été renvoyés des filatures. En Nouvelle-Angleterre, des milliers d'hommes sont sans ouvrage. Dans le Montana, le nombre des mineurs à l'ouvrage diminue constamment. De grandes compagnies de chemin de fer, comme la Pennsylvania, se privent des services des ouvriers les moins nécessaires. Il est même question, dans certaines filatures de l'Est, de fermer complètement pour une période indéterminée. Et tout cela ne comprend pas les mille et une petites industries du pays dont chaque usine emploie de 50 à 200 hommes et qui ne trouvent plus dans les banques l'escompte nécessaire à l'avancement de leurs affaires. La défiance et la peur sèment la défiance et la peur, et le vieux proverbe on ne prête qu'aux riches s'applique aujourd'hui avec une rigueur inouie.

Au Canada, nous sommes entrés, nous aussi dans la période aiguë de la crise. Des manufacturiers de chaussures sont embarrassés du surplus de leur produits et réduisent notablement le rendement de leurs usines. Les marchands de détail trouvent le consommateur récalcitrant et attendent derrière leur comptoire des clients qui ne viennent pas. Voyez les boutiques des petits marchands de chaussures, où les bottes à ressembler s'entassent par morceaux et où les rayons restent encombrés d'articles chèrement payés au temps de la hausse.

Chose curieuse, en effet, le public s'est mis à économiser juste à l'heure de la baisse. Cela vient de ce que le consommateur est fatigué de payer cher, et aussi de ce que nous ne sommes pas habitués à pratiquer l'économie. Notre peuple n'a pas su garder cette belle qualité française qu'est l'esprit d'épargne. Le patron d'une mégisserie nous disait que certaines familles d'ouvriers, où les enfants travaillent avec le père, retirent chacune en salaire, le samedi, $125.00. Et il ajoutait que bon nombre de ces familles gaspillaient tout le surplus des dépenses nécessaires en toilettes, promenades et théâtres durant les temps d'abondance.

C'est aujourd'hui plus que jamais qu'il faut adoucir un peu le refrain des droits et penser plus gravement aux devoirs qui s'imposent. Il faut au patron de la charité, à l'ouvrier de la patience et aux deux de l'esprit d'entente. A tous, une grande prudence s'impose, si l'on veut éviter des difficultés insurmontables aux patrons et de la misère aux employés. Un exemple de cet esprit de bonne entente vient de nous être donné par la manufacture de chaussures Daoust de Montréal où patrons et employés ont préféré mettre leurs sacrifices en commun pour maintenir le fonctionnement de l'usine plutôt que de fermer complètement. Pareillement, les mineurs de la Nouvelle-Ecosse en sont venu à une entente, établir sur une échelle de gages un peu moins élevés que ne l'auraient d'abord voulu les ouvriers, avec leurs patrons; et à ceux des ouvriers qui se plaignaient de cet arrangement, le président des Mineurs-Unis, M. Robert Baxter, a déclaré : "Nous sommes dans une situation qui exige du calme et de froides délibérations. Mon opinion est que nous devons autant que possible garder notre sang-froid". Et M. Baxter expliqua ensuite à ses unionistes qu'il avait préféré à la grève une entente avec les patrons, parce que "l'ouvrage se fait rare aux Etats-Unis et au Canada".

Ce ne sont certainement pas les menaces de grève, comme celles proférées récemment par quelques chefs de l'Internationale américaine aux Etats-Unis et au Canada qui remettront de l'ordre dans la situation économique et de l'argent dans la poche des ouvriers. C'est facile de dire aux patrons : "Si vous baissez nos gages, nous quittons l'usine". Mais la question, pour l'ouvrier une fois sorti de l'usine, sera de savoir où trouver le pain de sa famille. A l'heure où nous sommes, le meilleur conseil que l'on puisse donner à l'ouvrier, c'est celui-ci : Gardez votre position, car vous ne savez pas si demain il y aura du travail pour vous. C'est probablement ce qu'ont pensé ces 12,000 charpentiers de Baltimore qui ont refusé, le 8 novembre, une augmentation de 90 sous de l'heure à une piastre, aimant mieux sacrifier dix sous par heure que de voir nombre de leurs compagnons renvoyés des chantiers.

Il est heureux que les ouvriers comprennent que la grève doit être moins que jamais à l'ordre du jour, dans la crise que nous traversons. D'ailleurs, un peu partout dans le monde, le public est fatigué des grèves. On en a eu une preuve évidente lors des élections municipales de Londres, qui ont eu lieu au lendemain de la grève des mineurs de charbon. Un bon nombre d'échevins ouvriers ont été emportés par la vague du mécontentement populaire. Les électeurs municipaux de la capitale anglaise se sont souvenus que la grève des charbonnages a fait perdre, en dix jours, à l'industrie nationale $200,000,000.

Estimons nous heureux, dans la province de Québec, d'avoir des ouvriers dont la conscience est éclairée par les sages directions de l'Eglise catholique. Il y a là un gage solide d'espoir pour notre industrie et pour la paix sociale de notre pays.

Mais pour que nous puissions passer en paix la crise sérieuse où nous nous trouvons, il faut que les patrons fassent preuve, de leur côté, de charité et de prudence. Le patron qui jetterait des ouvriers sur le pavé, rien que pour augmenter des profits déjà raisonnables ne respecterait certainement pas les lois de la charité; et il violerait gravement les préceptes de la justice, dans le cas d'un contrat existant entre lui et ses ouvriers. Des employés mécontents disent parfois qu'"une compagnie industrielle ou commerciale n'a pas de coeur". Mais il ne faudrait pas qu'on pût dire cela avec vérité de chefs d'industrie catholiques. Et nous avons confianee qu'on ne pourra jamais le dire de nos patrons.

Prudence, économie, charité, voilà donc ce qu'il faut aux ouvriers pour passer l'hiver, lequel, encore une fois, s'annonce dur.—A. (La Semaine Religieuse de Québec.)

LA PETITE ET LA GRANDE ENTENTE

Depuis quelque temps déjà, la presse du monde entier s'est émue à juste titre d'un projet formé par plusieurs gouvernements de l'Europe centrale en vue de constituer ce qu'on a appelé la "Petite Entente."

Au Congrès de Versailles, les grandes puissances ayant délibérément dédaigné les petites, tenues pour quantité négligeables, celles-ci cherchent à s'organiser entre elles. Qui pourrait leur contester le droit de vouloir jouer, dans l'équilibre européen, le rôle qui leur revient par leur population et par leur situation géographique?

Les augures de la Conférence, confinés dans leur olympe, en ont pris réellement trop à leur aise vis-à-vis d'elles; détruisant ici, découpant là des territoires, selon leur bon plaisir, entre deux tasses de thé... Et encore, si leurs décisions souveraines avaient été prises à bon escient, en tenant compte des rapports très bien faits des experts techniciens! Il n'en a pas été, malheureusement ainsi et on a noté, à maintes reprises des "mots" de Wilson et de Lloyd George dénotant une complète ignorance de l'histoire et de la géographie de cette Europe dont ils réglaient le sort avec une désinvolture à nulle autre pareille.

Nous ne voulons pas dire que leur tâche fut aisée, mais ils auraient dû s'abstenir, à l'égard de nos petits alliés de la grande guerre, de procédés inamicaux, empreints d'un caractère presque despotique. Chacun se rappelle, par exemple, avec amertume, les notes fulminantes adressées par le Conseil suprême à la vaillante Roumanie au moment même où elle venait de délivrer la Hongrie du joug bolcheviste et terroriste de Bela Kuhn, rendant ainsi au monde civilisé un immense service. La conscience universelle s'est demandé si les "Trois" n'auraient pas mieux fait de réserver leurs foudres pour les barbares envahisseurs de la Belgique et de la France, pour ces bandits qui avaient déchaîné le cataclysme universel.

Rien donc de plus naturel que le réveil de ces petites puissances qui, les premières difficultés vaincues, se sont décidées à réclamer leur droit à l'existence et à montrer à tous qu'elles aussi pouvaient contribuer efficacement au rétablissement et au maintien de la paix européenne.

M. Benès, ministre de Tchéco-Slovaquie, fut le promoteur de la "Petite Entente". Lancée au mois d'août dernier, l'idée de M. Benès rencontra, il faut le reconnaître, une hostilité à peine déguisée dans les capitales de la grande Entente; les hommes d'Etat, surpris par la nouveauté du projet, n'y attachèrent d'abord qu'une médiocre importance : Paris resta presque indifférent, Londres et Rome s'y montrèrent nettement opposées.—De quoi se mêlait, je vous prie, cette Tchéco-Slovaquie née d'hier? N'avait-elle pas assez à faire chez elle?

Et cependant, la nouvelle République de Prague avait déjà donné des preuves de son esprit d'initiative et d'ordre gouvernemental en résolvant, avant tout autre, le problème financier, si plein de difficultés, à travers lesquelles nous nous débattons si péniblement aujourd'hui encore.

Heureusement pour lui, M. Benès devait trouver bientôt un auxiliaire précieux et plein d'enthousiasme en la personne sympathique de M. Take Jonesco. Au cours de son voyage actuel en Occident, le ministre des Affaires étrangères de Roumanie su conquérir une popularité de bon aloi à la "Petite Entente", à laquelle il compte d'ailleurs donner un développement considérable.

Remarquons, en passant, que si les délégués à la Conférence de la

(A suivre en page 3)

(Suite de la première page)

paix avaient songé à organiser eux-mêmes, dès 1919, cette Ligue des Nations voisines de l'Allemagne et de la Russie, ils auraient raccourci de 18 mois l'existence du régime bolcheviste, qui est une honte pour l'humanité.

La "Petite Entente" était en germe, il faut le dire pour être équitable, dans la politique du cordon sanitaire, conçue par M. Clemenceau. Malheureusement, notre "Tigre national" ne fut pas suivi par ses collaborateurs anglo-saxons, trop préoccupés l'un et l'autre d'accaparer à leur profit le marché de l'immense Russie. Ils ont dû s'apercevoir, depuis lors, qu'agir ainsi c'était "mettre la charrue devant les boeufs": quel commerce faire, en effet, avec un peuple en proie à l'anarchie, qui ne possède ni industrie ni moyens de transport!

Examinons maintenant en détail les projets de MM. Benès et Take Jonesco :

Il ne s'agissait, tout d'abord, au mois d'août dernier, que d'une alliance défensive de la Tchéco-Slovaquie, de la Yougo-Slavie et de la Roumanie.

Mais il suffit de regarder la carte pour constater que cette barrière, ainsi élevée contre la Germanie et les Soviets, était totalement insuffisante.

M. Take Jonesco aussi bon Européen que bon Roumain, homme d'Etat aux vues larges, comprit tout de suite que la "Petite Entente", pour faire contrepoids à la grande dans l'Europe centrale et lui fournir une aide efficace, devait s'étendre au nord et au sud sur tous les confins des nations impérialistes qui ne rêvent qu'à troubler de nouveau la paix si chèrement achetée.

Aussi, propose-t-il d'y faire entrer la Grèce, d'une part, et la Pologne, de l'autre. De cette façon, la nouvelle Ligue s'étendrait de la Baltique à la mer Noire et à la Méditerranée.

Nous nous trouvons ainsi en présence d'un plan, très supérieur à celui de M. Benès, qui était réellement trop étriqué et n'aboutissait à aucun résultat sérieux.

Voici donc enfin de la grande politique européenne; cela donne satisfaction à nos esprits, fatigués de tous ces petits trafics égoïstes et à courte vue.

Infatigable apôtre, M. Take Jonesco a entrepris une tournée générale à travers les capitales: Rome, Londres et Paris ont reçu sa visite; il a été acclamé car il a su conquérir à son idée les gouvernants qui cherchaient vainement une solution pratique de la crise terrible que nous traversons.

Il va continuer son voyage en visitant successivement Prague, Varsovie et Belgrade.

Souhaitons-lui ardemment de réussir dans la vaste tâche qu'il a entreprise car, à notre humble avis, la création de la "Petite Entente" et son fonctionnement normal, parallèlement à la grande Entente, en complet accord avec elle, sont seuls capables d'assurer cette paix à laquelle tous les peuples aspirent après l'affreuse tourmente de ces dernières années.

Général PETETIN.

LA LANGUE DIPLOMATIQUE

Le courrier d'Europe nous apporte le compte rendu textuel des cinq premiers jours de délibération de la Ligue des nations, en ce moment en session à Genève. Le procès-verbal de chaque séance n'est pas aussi volumieux qu'on s'y atendrait; il l'est beaucoup moins que le "Hansard" quotidien de notre parlement fédéral, quoique reproduisant des délibérations susceptibles d'influencer profondément des destinées du monde. Nous observons ainsi, au premier coup d'oeil, que les hommes d'Etat éminents qui représentent à Genève les grandes puissances européennes savent s'exprimer sobrement et sont moins prolixes que la plupart de nos hommes politiques canadiens. MM. Foster, Doherty et Rowell, qui n'ont pas l'habitude de pécher dans leurs discours par un excès de concision, pourront donc, à défaut de mieux, rapporter au moins de cette importante réunion, une leçon de rhétorique dont ils multiplieront le prix en la transmettant à leurs collègues à Ottawa.

Une autre observation qui se dégage d'un rapide examen de ces intéressants documents, c'est, chez les délégués "très honorables" ou autrement titrés de l'empire britannique, une regrettable ignorance de la langue diplomatique, ignorance qui les place dans une position d'infériorité pour suivre intelligemment les débats de l'assemblée, et qui, par surcroît, les fait apparaître aux regards du monde comme possédant moins de culture.

Le français—cette langue qui, selon l'expression de M. Viviani, a la fluidité de l'eau qui coule et la résistance du métal—est reconnu comme la langue internationale universelle. C'est pourquoi nos concitoyens ont pu voir, dans les documents diplomatiques parus dans un "Livre Bleu" au début de la guerre, un traité entre l'Autriche et l'Italie dont l'original n'avait été rédigé dans la langue d'aucune des parties contractantes, mais était, selon la coutume, couché en un bel et clair français.

Pendant ces cinq premiers jours de session de la Ligue des nations, on a ainsi entendu s'exprimer en français : M. Motta, président de la République helvétique; M. Hymans, ministre des Affaires étrangères en Belgique; M. Tittoni, représentant l'Italie; M. Branting, représentant la Suqde; M. Quinones de Leno, délégué de l'Espagne; M. Hagerup, délégué de la Norvège; M. Fernandon Perez, et M. Pueyrredon, représentant l'Argentine; M. Caclamanos, représentant la Grèce; M. Van Karnebeeck, délégué des Pays-Bas, et le vicomte K. Ishii, représentant le Japon.

La seule autre langue parlée dans l'assemblée a été l'anglais, et ne l'ont parlée que les délégués de l'Angleterre ou des colonies britanniques. L'anglais aurait aussi été parlé par les Américains, s'ils participaient aux délibérations, mais leur délégués n'assistent que comme observateurs.

On voit ainsi que tous les diplomates de l'univers entendent et parlent parfaitement le français, sauf les britanniques, qui, dans une réunion de toutes les nations, sont seuls à paraître comme s'ils étaient des étrangers.

De nos trois délégués à Genève, nous savons que M. Doherty peut s'exprimer facilement en français, nous ignorons ce qui l'en a empêché. M. Foster, lui, est très fier du français qu'il a appris à Paris à l'occasoin de la Conférence de la paix; mais quoiqu'il ait fort réussi un discours d'une demi-heure, en français, à la Chambre des Communes canadienne, nous comprenons qu'il n'ose se risquer dans l'improvisation. Quant à M. Rowell, quoiqu'il soit un des hommes politiques dirigeants de l'Ontario—ou peut-être pour cette raison—il est parfaitement ignorant de la langue diplomatique.



FEUILLETON DU "MANITOBA"

No 21

Le Grand Mufflo

Par Pierre L'Ermite.

Allons-y, fait Mufflo avec l'entrain de quelqu'un qui est sur le point de se faire arracher plusieurs dents.

* * *

Et ils y allèrent.

Tant que Mme Mufflo fut au bras de son mari, les choses se passèrent assez bien.

Elle avait une façon, la petite Léontine, de lui pincer la peau qui, pour ne pas être sans douleur, constituait, dans les circonstances difficiles, un moyen télégraphique assez compris. C'est ainsi que Mufflo, à peine débarqué chez les d'Herberie, ne tapa pas sur le ventre du maître d'hôtel, en s'informant de la marque et du nombre de verres qu'on pourrait s'ingurgiter.

Mais il vint un moment où, tout en le tenant sous son lointain regard, Léontine dut pourtant se séparer de son cher époux.

Alors, une gêne immense descend sur les larges épaules du blanchisseur : d'abord personne n'a l'air de remarquer sa présence, il ne trouve dans les salons que des vieilles têtes plutôt grinchues, dont les propriétaires ne font pas plus attention à lui que s'il eût été l'horloger venu là pour règler les pendules.

Et puis, il a la conscience d'être gros, énorme, trop rouge, au milieu de toutes ces correctes fleurs de l'aristocratie provinciale; il va... il vient... jette un coup d'oeil aux glaces hautes et fines, dans le cadre desquelles il déborde... Et, en désespoir de cause, prend un siège au coin d'une cheminée, s'y assied... Du bout des lèvres, avec l'air d'un homme qui se dit intérieurement :

— J'aimerais mieux faire une manille chez Trouillot!

Franchement, dans le salon où se morfondait Mufflo, la gaieté n'était pas délirante; le malheureux a choisi comme permanence une sorte de corridor où chacun passe en lui jetant un coup d'oeil quelconque, sans s'arrêter jamais à lui causer.

Il faut que sa femme, après une recherche anxieuse de cinq minutes, vienne le tirer de là et, très conquérante dans sa toilette de Parisienne sobre et distinguée, le présente à M. et Mme des Plasanes de l'Herberie, deux vieux tableaux, dont la lune de miel, d'ailleurs assez antarctique, remontait aux tristes jours de la seconde Révolution.

Mufflo fut d'abord à peu près convenable, vu qu'il ne disait rien, mais la douce et diaphane Isabelle de Cothenlon ayant eu l'imprudence de lui offrir du sucre, Mufflo, rasséréné par la vue de la joliette enfant, écarte résolument la pince à sucre :

— Voyez-vous, Mademoiselle, quand vous vous déciderez au conjungo, ne vous faites jamais offrir en cadeau de ces machines-là; c'est même pas bon pour se moucher!

Et, avec un air triomphateur, il plonge les quatre doigts et le pouce dans le mignon petit sucrier, écaillé en Louis XV...

Là-dessus, le thermomètre baisse de trois degrés dans la salle, pendant que le visage des d'Herberie éprouve comme qui dirait un tremblement de trre Mufflo, pressentant vaguement avoir dit quelque chose que Léontine n'eût pas approuvé, passe dans une autre pièce.

On y parlait politique.

— Croiriez-vous, disait l'honorable M. Durand, notaire des d'Herberie, que ces misérables de la Loge ont jeté, ce matin, pour la seconde fois, les pauvres Soeurs de l'école dans la rue!...

— Pas possible! murmurèrent les dames, qui élargirent le cercle en reculant d'horreur.

— Tel que je vous le dis; et on a installé à leur place une sorte de petit péronnelle qui vient de Paris, et qui n'a pas l'air, je vous assure, d'y avoir appris la manière de plier les voiles de la confrérie.

— Ah... mais... Halte-là...! J'en suis de Paris, moi, intervient Mufflo en ouvrant une vaste brèche au milieu des rangs.

— Oh! Monsieur, fait le notaire, nous savons bien qu'à Paris il y a des familles extrêmement honorables...

— Et puis, voulez-vous que je vous la dise, mon idée, moi?

Et Mufflo met les deux mains dans les poches de son pantalon, signe infaillible d'une gafe imminente.

— Voulez-vous que je vous la dise...?

— Nous vous en prions, continue courtoisement le notaire.

— Eh bien!... faut que tout le monde vive!... Et d'une!... Ensuite, les petites, les petites Parisiennes vous ont un galbe qui n'est pas piqué des vers, et qui pimentera un peu votre guimauve de province! Vous croyez que c'est gai, vous, d'avoir toujours sous les yeux des têtes de nones...? Des grenouilles de bénitier...? Vous croyez que c'est ça qui rendra l'enfance joyeuse...?

— Mais... Monsieur!

— Y a pas de Monsieur!...

— ... Où avez-vous vu que la province était de la guimauve...? Je la crois, au contraire, la silencieuse et très précieuse réserve de la France. Si Paris n'avait pas la province pour réparer son effrayante usure, elle serait pitoyable, la capitale!... Et puis, croyez-vous que la première préoccupation, à l'école, doive être de rendre la jeunesse joyeuse...?

— Parfaitement!.. Ma mère.. qui la connaissait dans les coins, disait toujours en apprenant mes frasques à l'école... "Faut que jeunesse se passe!..." Ça vous étonne...?

— Un peu... Monsieur... Surtout de la part d'une mère...

— Pourtant, je suis logique, et j'exposerai tout cela sur mon programme: Je veux des fêtes de gymnastique pour les filles.. Une fanfare et des courses à pied pour les garçons... Des bals tous les dimanches...! Faites-vous des cuisses, comme disait mon vieil ami Hubbard!... Il n'y a que ça de vrai!...

Alors une vieille marquise toute poudrée à frimas, regardant Mufflo au travers de son face à main, lui dit avec un fin sourire de camée :

— ... Et des prix de vertu..., Monsieur en donnera-til?

— Oh... la vertu!... fait Mufflo d'un air très dégagé, vous savez, ma petite dame!...

— Mais... vous avourez cependant qu'il en faut, Monsieur...?

— Y aura toujours assez d'imbéciles pour ce métier-là!...

— Selon vous, Monsieur, les vertueux sont les imbéciles...?

— Je ne dis pas cela... Mais je dis qu'il y a deux wagon : celui des gens qui s'amusent et celui de ceux qui ne s'amusent pas... comme qui dirait le compartiment des dames seules!... Voilà!...

— Peut-on vous demander, Monsieur, dans lequel vous montez...?

— Pas la peine de m'interviewer là-dessus... Il n'y a qu'à me regarder pour savoir...

— C'est qu'il me semblait, Monsieur, que vous aviez oublié un compartiment...

— Lequel...? fait Mufflo avec sérénité...

— Celui des... gens bien élevés, Monsieur, répond la marquise, c'est le nôtre, voilà pourquoi nous réclamons

Là-dessus, Mme Rumahu arriva : mais, cette fois, comme les carabiniers d'Offenbach... après la bataille...

Et, tout de suite, elle devine, à la mine allongée des invités, que son mari a passé par là

* * *

Mufflo, lui, déambule maintenant au buffet, en se demandant avec une certaine anxiété si, oui ou non, cette petite toupie de marquise a eu l'intention de l'iinsulter. Mais, tel un rayon de soleil fait évanouir en quelques secondes les buées légères du matin, tel le resplendissement du buffet volatilise, aspire, siphonne les petites inquiétudes, les quelques brumes étendues sur l'évidence de son succès dans le monde...

Evidemment, on doit se confier maintenant dans les groupes :

— Ce Mufflo-là..., c'est quelqu'un! C'est un gars à la hauteur!

—Ça sent rudement bon dans votre établissement, dites donc, chef...!

Le vieux maître d'hôtel des d'Herberie, depuis trente-sept ans à leur service, toise froidement Mufflo et ne répond pas, pendant qu'un domestique avance vers le blanchisseur deux assiettes de pâtisserie, au bord d'une table.

Mufflo degarde les petits fours du haut de sa grosseur :

— Dites donc, l'ami, vous n'auriez pas quelque chose de plus solide que ça à m'offrir...? C'est de la plaisanterie, toutes ces petites machines-là!

— Monsieur désire peut-être des écrevisses...?

! Passez toujours les écrevisses! Ça ouvrira l'appétit...

Les domestiques se regardent avec terreur, pensant que ce particulier-là est capables de ravager le buffet à lui tout seul.

Tout en désossant ses écrevisses, Mufflo, d'un air paternel, attire un garçon à lui :

— Dites donc, larbin..., vous n'auriez pas un saucisson à l'ail...? Il n'y a rien comme ça pour donner soif...

— Non, Monsieur.

— Alors, qu'est-ce que vous tenez...?

— Des sandwichs.

— Des sandwichs...?—Mufflo prend l'air méprisant... — Pourquoi pas du p'tit lait...? Si seulement vous aviez un peu de tête de cochon... Ça vous cale au moins l'estomac...

(A suivre)

CORRESPONDANCE

Monsieur le Rédacteur
du Manitoba,

Voudriez-vous avoir l'obligeance de me faire la faveur d'insérer dans une des colonnes de votre estimable journal, la correspondance suivante, en défense de ma candidature à la mairie, et mettre en garde les électeurs de Saint-Boniface contre les agissefents de certaines personnes.

Depuis quelques semaines plusieurs supporteurs de la candidature de mon adversaire pour le siège de maire de la Cité de Saint-Boniface ont fait circuler des bruits aussi calomnieux qu'injustes, pour ne pas dire ridicules.

Ils prétendent que si je suis élu au poste de premier magistrat de la Cité mon premier acte sera de supprimer toute procession religieuse surtout "catholique" dans notre ville.

Si il est une imbécilité semblable pouvant exister dans le cerveau de n'importe quel homme sensé on pourrait opposer cette réponse à cette ineptie : "Comment cela pourrait-il se faire? surtout dans une ville où plus de la moitié de la population s'opposerait et se révolterait dès la promulgation d'un tel acte... Quel est l'homme qui oserait tenter cette action stupide dans une ville catholique, alors que les villes protestantes encouragent, autorisent ou tolèrent tout déploiement religieux: quelque soit la dénomination."

"Il n'y a qu'un qualificatif a employer, c'est une vilenie, et je laisse à l'électorat bien pensant le soin de flageller les calomnateurs, lors de l'élection du jeudi prochain.

Avec mes remerciements, je demeure M. le Rédacteur votre tout dévoué

R. J. Swain.

L'UNION CANADIENNE

Grande ouverture de la saison de patinage à l'Auditorium semadi prochain le 18 courant. Nous aurons l'orchestre pour mettre de l'entrain et nous voulons avoir une foule nombreuse, tout Saint-Boniface en patins pour notre grande ouverture. Ces soirées se feront régulièrement tous les samedis sous les auspices de l'Union Canadienne.

Nous obtiendrons sous peu les détails tels qu'entrée, direction, endroit etc. Tenez vous au moins un oeil ouvert et dites le à vos amis et amies.

—Communiqué.

A NOS ABONNES

"NOS ABONNES SONT PRIES DE REFERRER A L'ETIQUETTE D'EXPEDITION AFIN DE CONSTATER SI LEUR ABONNEMENT EST EN REGLE OU S'IL EST DU. S'IL Y A ERREUR, NOUS LES PRIONS DE NOUS EN NOTIFIER. SI L'ABONNEMENT EST DU, NOUS LEUR SERIONS TRES RECONNAISSANT DE BIEN VOULOIR NOUS EN ENVOYER IMMEDIATEMENT LE PAIEMENT."

NOUVELLE SPORTIVE

M. Paul Lavoie, le dévoué trésorier de l'Union Canadienne est à organiser une équipe de hockey, pour aller jouer une partie à St-Jean-Baptiste dimanche prochain. Jusqu'à présent le choix avisé de notre entreprenant ami laisse prévoir qu'il alignera sur la glace une équipe vraiment formidable. Si l'on jette un coup d'oeil sur les quelques noms mentionnés plus bas, l'on vera qu'ensembles ces joueurs combinent vitesse, adresse, science et combinaison. Plusieurs de ces joueurs sont déjà réputés, et les autres sont des étoiles qui ne demandent qu'à briller. Nous ne nous arrêterons que pour dire, que dans son choix du gardien de but, il a été heureux de se procurer les services de notre ami Georges Deschambault. Sa longue expérience dans le monde sportif le désignait car sa largesse de vue lui sera de grand secours pour l'arrêt de la rondelle. Le restant de l'équipe n'en est pas moins brillante, nous citons MM. Guilbault, Dostert de la ligue de Winnipeg Senior, et les virtuoses du patin MM. Bernier, Raymond, Béliveau, Lacerte, Lavoie, Bertrand et autre, qui sauront nous faire passer dans tout l'être le frisson d'enthousiame par leurs courses folles et leur dextérité à manier le baton.

—Communiqué.

L'IMBECILE NEANT

Comme cette année il pouvait sortir encore, le vieux savant voulut aller voir si l'humanité, enfin consciente, cessait ses pèlerinages enfantins, et acceptait de rester tranquille devant le phénomène physico-chimique de la dissociation des molécules, vulgairement appelé la mort.

Et il alla au cimetière où s'étaient dissociés les siens.

En route, il se remémorait les hautes pensées de ses maîtres, ces phrases lapidaires jetées comme une consigne à ceux qui, le siècle dernier—le sien,—osaient donner au scepticisme sa formule dernière et définitive : "Le cerveau sécrète la pensée, comme le foie sécrète la bile" (1).—"Le vice et la vertu sont des produits, comme le vin et le vitriol; il n'est pas plus immoral d'être vicieux que d'être bossu" (2).

"La meilleure chose que l'homme puisse laisser en mourant, c'est une grande quantité de phosphates de chaux, de sels rares et féconds, destinés à former une plus riche association de molécules, et, par là augmenter le bien-être du genre humain..." (3).

Rudes hommes! Maîtres!... Libérateurs!

* * *

Le voici au cimetière.

Une foule recueillie y coule à flots pressés comme un fleuve grossi par les orages.

Sans doute, beaucoup y viennent sans bien se rendre compte que leur geste est une affirmation de l'âme et de son immortalité, car à quoi bon honorer les morts, si les morts n'existent plus... et s'il n'y a que de la pourriture devant les pauvres mains qui apportent la poésie des fleurs et l'hommage du souvenir?

Mais à côté des visiteurs sans pensée très précise, combien savent parfaitement ce qu'ils font.

Et, un peu partout, le vieux savant voit des croix... il voit s'agenouiller... il voit prier.

Alors, c'est donc toujours la même chose...?

C'est en vain que les plus grands Allemands ont affirmé qu'il ne restait de la plus chérie des mères, du plus glorieux soldat tombé au champ d'honneur, que du phosphate de chaux et des sels d'ammoniaque...? L'humanité persiste dans son rêve de ne pas accepter la mort et la tête contre la pierre du tombeau, de crier: Credo ... je crois! et je crois! et je crois!

* * *

Vieux et obstiné rêve... faut-il qu'il soit dans nos moelles!

Les premiers hommes l'avaient déjà au fond des cavernes; et, à côté de leur squelette couché dans l'attitude de la prière, on retrouve déjà les petits vases rituels de piété funéraire.

Et toute l'humanité suit, immense, acharnée, universelle.. Les peuples de l'Inde, les Egyptiens, les Grecs, les Latins.

Il sait tout cela, le vieux savant! Acoccudé au mur d'un caveau, il lui semble entendre le pas de ces milliards et de ces milliards d'hommes marchant vers le gouffre, se signant avant d'y être précipités, et criant comme un défi au néant :

Je crois que j'ai une âme!

Je crois qu'elle est immortelle!

Je crois que mon Rédempteur est vivant!

Mais alors, si toute l'humanité affirme cela...? si elle l'a répété pendant les siècles des siècles...? si elle le dit encore aujourd'hui..? si elle continue à l'affirmer demain...? si, dans toutes les villes du monde, il se passe ce qui se passe ici, qu'est-il, lui, vieux chauffeur de cornues et ses quelques amis pour se dresser, orgueilleux fétus de paille, devant la foi de toute l'humanité!

* * *

Le soir descend.

La foule se retire lentement, à regret. Elle n'a pas tout dit à ses chers morts...

Autour de lui, c'est un moutonnement de voilles, toute semée de visages en pleurs.

Là-haut, dans le fond de l'espace, le ciel s'allume d'étoiles.

Et voici que dans cette cité des morts le silence devient peu à peu impressionnant... On dirait que la muraille, qui sépare le visible de l'invisible, s'amincit avec le jour qui fuit... et que la liaison va s'établir entre les vivants d'un jour et les vivants d'à jamais...

Il y a comme des frôlements de grandes ombres.

C'est le silence... Et les yeux dilatés de l'homme aperçoivent comme des êtres qui l'interrogent.

C'est le désert... Et une armée de morts semble se lever du sol gorgé de cadavres...

* * *

—Ah! tu ne crois pas à ton âme...? lui murmurent des ombres... mais quel fou es-tu donc?

Tes amis ne l'ont jamais trouvée au bout de leur scalpel? Mais ont-ils trouvé ta mémoire...? ton intelligence? As-tu trouvé une seule de tes idées? de ces idées si réelles, si impératives parfois, qu'elles ordonnent la mort de ce seul corps auquel tu daignes croire, comme un chef ordonne à un soldat de se faire tuer...?

... Tu ne crois pas à ton âme? Mais ne sens-tu donc pas, à chaque instant, deux êtres en toi...? un, abominable souvent... rappelle-toi...? et l'autre... l'autre qui rêve d'idéal et de bleu.

...Tu ne crois pas à ton âme? Mais tu n'as donc jamais vu mourir personne?... Le corps n'est plus qu'une pauvre loque usée, finie... et, à ce moment suprême le père, la mère, l'enfant, l'épouse, le soldat disent des phrases magnifiques, des mots d'amour infini... des cris d'éternité, attestant qu'il y a là autre chose que ce corps, et plus vitant, plus libéré que jamais!

... Tu ne crois pas à l'âme...? Alors ils furent bien bêtes, les sublimes héros de la grande guerre de se faire tuer ainsi pour un idéal qui n'était qu'un mensonge... et que signifie l'hommage de tout un peuple "Au soldat inconnu", si ce soldat... si tous les soldats sont dans le plus imbécile des péants?..

... Tu ne crois pas à l'ame? eh bien, nous, les morts, nous t'affirmons que tu en as une... et que tu le sais bien!... mais, qu'à certaines heures, tu fais semblant devant toi-même de ne pas y croire, et pour cause!

pourquoi es-tu venu ici? pourquoi est-tu maintenant si troublé?

Pas d'âme!

Et les ombres semblaient s'approcher plus près, irritées, menaçantes... des bras agitaient des suaires... des esprits semblaient filtrer au bout des branches, revêtir en désordre leur corps de misère et accourir du fond des allées étroites... Pas d'âmes!...

* * *

Et il faut pour l'arracher à la vision que le vieux gardien lui frappe sur l'épaule... lui rappelle que l'heure s'avance, et que les morts, plus encore que les vivants, ont droit, loin des sacrilèges, à la paix du soir et à la douceur de la nuit...

Pierre L'ERMITE.